

LE PAYS DE LA NEIGE

« Je verrai si tu veux, le pays de la neige. » Alfred de Vigny, en écrivant « la Maison du Berger » — d'où ce beau vers est extrait — pensait-il à cette contrée au-delà de l'océan, ce pays qu'est l'hiver, comme le chante Gilles Vigneault, ce Canada mythique, divers, immense, terre quasi indomptable où la nature éternelle règne sur la fragilité humaine ?

Tout livre sur la littérature canadienne doit prendre en compte ces aspects particuliers. Pétris d'espace, de froidure et de pluie, mais aussi de liberté, de grandeur, d'insouciance ou de curiosité, les écrivains canadiens ont fait résonner, en des œuvres aussi originales qu'inattendues, un pays où la découverte était leur pain quotidien, et l'idéal d'un monde nouveau, une exaltation enthousiaste et fertile. Diverse, comme les étendues sauvages qui luttent à l'ouest sur les flancs enneigés des montagnes rocheuses, à l'est sur les côtes escarpées de la Nouvelle-Écosse, qui s'écartèlent au nord en presqu'îles glacées et se tassent au sud sur la frontière perméable des États-Unis d'Amérique, la littérature de ce pays trouve toutefois son unité dans les deux langues officielles imposées par l'histoire, le français, essentiellement dans la province du Québec, la Belle Province, et l'anglais sur tout le reste du territoire. Les autres langues, celles des autochtones indiens ou de l'immigration polyculturelle, jouent certes un rôle littéraire important, mais à la marge, comme pour rappeler à la nation que la diversité est une richesse.

Pour faire comprendre, au lecteur profane, l'unité et la diversité de la littérature canadienne, il serait bon d'en évoquer les caractéristiques générales qui serviront de fil conducteur à tout notre discours. En premier lieu, elle se focalise sur la conscience de l'originalité qu'offre ce pays si différent des autres. Il s'agit de décrire une nature intacte, souvent vierge d'activité humaine, et que l'écriture cherche à préserver. Bon nombre de poèmes évoquent l'influence du climat sur les populations. Les hivers rigoureux aux températures sibériennes forcent les hommes à se concentrer sur l'essentiel, la chaleur d'un

foyer, l'entraide de l'amitié, la beauté des gestes simples pour survivre dans un monde hostile, peuplé d'animaux sauvages. Que de contrastes entre les fières montagnes de l'ouest où s'agrippent jusqu'au sommet les sombres mélèzes ou autres épicéas et les calmes vallées prospères ou les lacs paisibles quand le soleil de l'été réchauffe la terre ! Mais l'immensité, c'est aussi l'espace à découvrir, à conquérir, à repousser toujours plus loin, la fameuse « frontière » si chère aux Américains, symbolique du formidable pouvoir d'adaptation et du désir d'implantation dans les nouveaux territoires. Marche constante vers l'Ouest à travers le Canada continental, mais aussi vers l'Est, pour dominer les mers et les océans, et le Nord, toujours plus dangereuse mais si attirantes pour ces pionniers qui cheminent jusqu'au bout d'eux-mêmes, dans un défi personnel quasi mystique. Aujourd'hui, alors que le pays est connu dans son intégralité, beaucoup d'écrivains contemporains entendent préserver face au reste du monde – surtout les États-Unis – l'originalité de leurs institutions et la particularité de leur culture.

Il n'empêche que, du fait de son histoire, la littérature canadienne se trouve confrontée à des problèmes spécifiques. Il s'agit de questionner l'identité et l'unité d'une contrée gigantesque sans cesse modifiée par des vagues d'immigrations successives, et tenir compte de trois aspects complémentaires : la division du pays en régions ou provinces, chacune possédant sa spécificité propre ; la catégorisation des œuvres par genres et par auteurs, qui pourrait favoriser un éclatement atomisé et fragiliser la force centrifuge interne ; enfin la division historique des périodes littéraires ainsi que le développement d'une civilisation qui se crée au quotidien.

Dans ce contexte, il serait bon de focaliser d'emblée l'attention du lecteur sur les thèmes récurrents de la littérature qui en fondent l'unité et la singularité. Les auteurs insistent sur les notions de rivalité et paradoxalement de complémentarité entre la ville et la campagne, la civilisation opposée à la rusticité, ou bien entre les langues, l'anglais ou le français. Le héros typique apparaît comme exemplaire ; il trouve ses origines dans la normalité, celle dans laquelle se retrouve le lecteur. Par ailleurs, l'humour ou l'ironie sont des outils qui servent à résoudre les difficultés quotidiennes

— les Canadiens prétendent même que la satire est le sport national au Canada. Celle-ci fait rire certes, mais aussi secoue les vérités figées d’une société pétrie de certitudes. Car la force de la littérature canadienne, c’est précisément, peut-être plus qu’ailleurs, de favoriser une remise en question perpétuelle. L’être n’étant jamais accompli, suivre le vieil adage grec : « Ce que tu es, deviens. »

Avant d’emprunter les sentiers sinueux et souvent verglacés de la littérature canadienne, survolons rapidement le pays d’aujourd’hui. Deuxième du monde par sa superficie, la nation est peuplée d’environ trente millions d’habitants, d’où l’impression d’espace jamais comblé. Divisé en dix provinces et trois territoires (voir carte page 7), le continent se découpe en six fuseaux horaires et trois zones spécifiques : la Côte Est, les « Maritimes » ; les grandes plaines du Centre ; enfin à l’Ouest, la magnifique et spectaculaire cordillère canadienne. Au beau milieu, accrochée tel un gigantesque ballon de baudruche, la baie d’Hudson sépare le pays en deux blocs distincts.

Les sociologues nous apprennent que le Canada offre l’image d’un original « *melting pot* » fort de quelque quarante nationalités différentes. Le pouvoir politique se situe à un double niveau : local pour la province, fédéral pour le pays, avec pour capitale, Ottawa, siège d’un gouvernement démocratique dirigé par un Premier ministre élu pour cinq ans. Toutefois, la nation reconnaît toujours symboliquement comme chef suprême de l’État, le monarque de Grande-Bretagne, souvenir du lien historique avec le Royaume-Uni. Quant aux activités économiques, elles concernent le commerce des denrées agricoles et des produits forestiers, du pétrole foré ou sous forme de sable bitumineux, et enfin des industries minières. En outre, le Canada attire du monde entier nombre d’intellectuels et de chercheurs, ce qui le place parmi les premiers pays de la planète pour la modernité et le développement de l’intelligence.

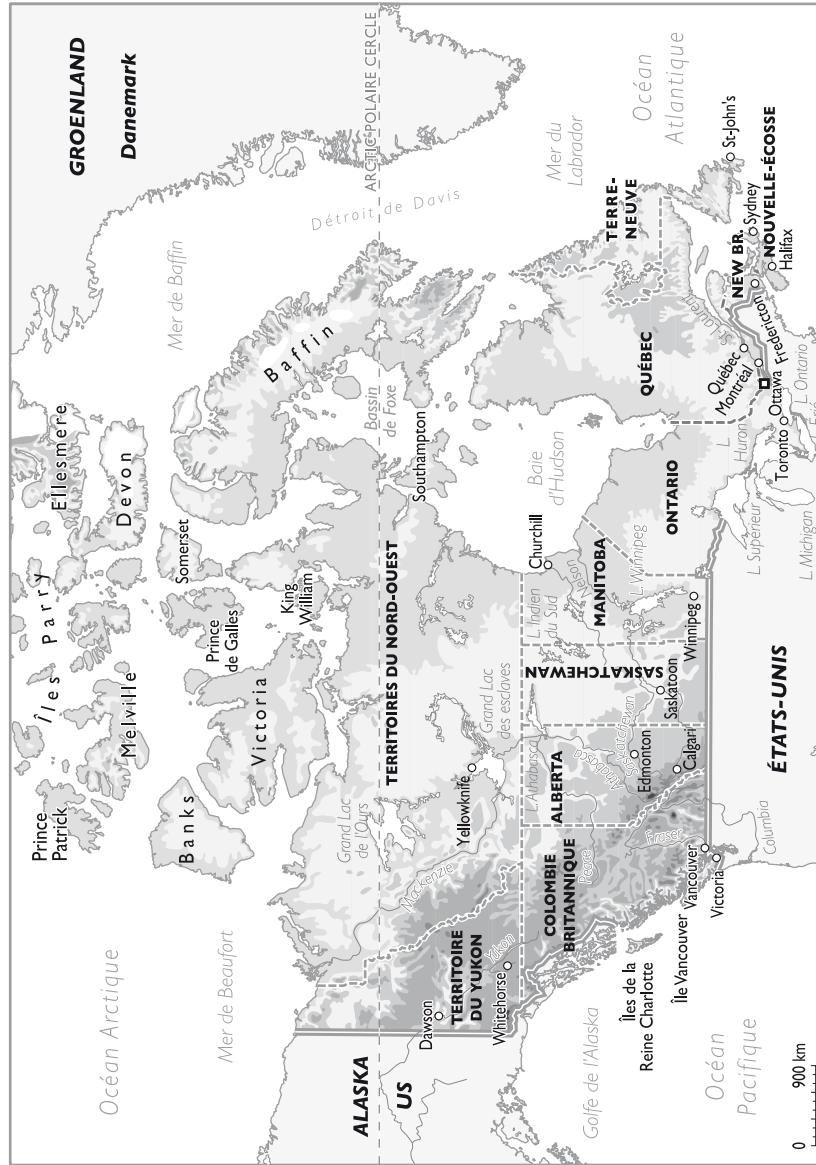
Plusieurs langues sont de fait quotidiennement utilisées, mais deux se sont imposées comme officielles, le français et l’anglais — tout texte émanant des pouvoirs publics doit être obligatoirement traduit dans les deux langues — ce qui pour certains constitue une chance, comme pour le poète **William Kirby** (1817-1906) qui écrivait en 1867 : « Le Canada possède un trésor double : ses deux langues,

ses deux littératures, ses deux histoires, avec sa double mémoire de grands hommes et de grands faits qui coulent ensemble comme deux fleuves, et se rejoignent dans les eaux de notre Saint-Laurent. Voilà qui fera la gloire légitime de notre pays. »

Quant au terme « Canada », il trouve son origine dans la diversité linguistique de ses habitants. Peut-être provient-il de l'espagnol *a ca nada* qui signifie « rien ici », d'un mot portugais pour « route étroite », voire même d'un mot indien, *canadaghi*, la terre de chasse. Le découvreur Jacques Cartier y voyait le mot iroquois *Ka-na-ta* pour « le village ».

Le pays s'appela « la Nouvelle-France » de 1534 jusqu'au traité de Paris (1763) quand la France dut céder son territoire nord-américain à la puissante Angleterre, ne conservant que la Louisiane au sud. Sous le régime anglais, le Canada allait trouver son unité politique, notamment par l'Acte du Québec (1774) qui garantissait aux habitants la liberté de culte, ou l'Acte d'Union (1840), fondateur du Canada Uni. Mais ce fut en 1867 que le pays se singularisa lors d'un vote solennel à l'origine de la Confédération canadienne, socle indispensable à la création d'un État moderne. Ce que confirmera le statut de Westminster (1931) qui reconnaissait l'indépendance du Canada. Le ^{xx}e siècle verra donc la consolidation politique, sociale, et culturelle du pays qui recevra une reconnaissance internationale lors des engagements militaires des deux guerres mondiales et des conflits où interviennent les forces de l'ONU dans lesquelles la nation s'engage courageusement et généreusement.

Ainsi le Canada apparaît-il aujourd'hui comme une entité incontournable dans le concert des États puissants, faisant même partie du G8, et pèse-t-il de tout son poids dans les activités culturelles, notamment la littérature. Celle-ci joue un rôle important par sa diversité ethnologique, la force de ses convictions, et finalement une grande puissante originalité qui puise sa grandeur dans l'essence même de la nation et de l'unité qui s'en dégage.



LA LITTÉRATURE DES ORIGINES

Bien avant l'arrivée des premiers colons, l'Amérique du Nord septentrionale n'était pas une vaste région déserte d'hommes. Loin de là ! De l'Atlantique au Pacifique, des peuplades autochtones étaient regroupées en une soixantaine de tribus qui possédaient chacune un nom propre dans leur langue d'origine. Premiers immigrants américains, ces hommes, qui avaient franchi l'extrême pointe de la Sibérie aux alentours de 30 000 à 25 000 ans avant Jésus-Christ, durent s'adapter à des milieux divers ; puis inexorablement, attirés par les migrations des troupeaux sauvages, ils descendirent vers le sud.

Au cours des âges, ils se disséminèrent sur tout le continent américain, chaque groupe ethnique constituant une tribu isolée, mais toutes conservant un patrimoine culturel ancestral commun. Pour le Canada spécifiquement, deux régions furent propices au développement des sociétés autochtones : la côte Ouest du Pacifique, de loin la plus peuplée, qui bénéficiait des ressources abondantes de l'océan et des forêts humides au pied des montagnes Rocheuses ; et la région au sud de l'Ontario où l'agriculture se développa grâce à un sol fertile et à un climat tempéré relativement agréable.

Bien sûr, les Indiens étaient aussi de redoutables et valeureux guerriers, mais en réalité beaucoup moins violents que ne le suggéraient les écrivains américains comme Fenimore Cooper (1789-1851) ou les romans à dix sous du XIX^e siècle. Et si leur peau était rouge, c'était certes pour arborer de magiques peintures de guerre, mais aussi et surtout, plus prosaïquement, pour lutter contre un fléau si fréquent à ces latitudes nord, les moustiques et autres moucheron piqueurs qui attaquent les hommes par nuées entières pendant la période estivale.

À en croire les premiers chroniqueurs, la culture indienne était essentiellement orale. En fait, la rhétorique – l’art de persuader par le discours – était symbolique de tous les pouvoirs. Elle avait certes une fonction politique, mais aussi didactique, dans la mesure où elle préservait l’histoire tribale dans la mémoire collective du groupe grâce aux contes poétiques que l’on récitait quotidiennement autour d’un feu de camp. Ces histoires transmises de génération en génération permettaient à l’individu de se positionner dans un univers où la vie se déployait en actions magiques et où la mort apportait récompenses et bonheur dans l’au-delà du temps. Les textes rédigés par les natifs – les *autochtones* – ne seront figés dans l’écriture qu’au XIX^e siècle quand les arts folkloriques seront mis à l’honneur en Occident et que des écrivains-chercheurs établiront des archives sur des bases scientifiques.

Rappelons tout d’abord qu’il existe de nos jours onze grandes familles de langues indiennes qui recouvrent de nombreux dialectes et qu’une douzième – la langue Beothuk – est à jamais disparue. Dès 1615, des érudits étudièrent certaines de ces langues. Le missionnaire **Gabriel Sagard** (?-1650) établit un remarquable dictionnaire du langage Huron. L’anglais **James Evans** (1801-1846) étudia la langue Ojibwa ou le révérend **Edmund Peck** (1850-1924) celle des Inuits. S’il n’existe pas d’unité linguistique perceptible dans cette littérature orale, il existe en revanche bien des similitudes thématiques dues au fond culturel originel commun et à l’absence d’éléments perturbateurs extérieurs, au moins jusqu’au XVI^e siècle. Ce que nous en connaissons est donc ancré dans la tradition orale dispensée par les Indiens eux-mêmes à travers leurs mythes et légendes pieusement conservés dans leur mémoire collective, mais aussi récoltés et étudiés par des scientifiques éminents, ethnologues ou linguistes. Parmi ceux-là, citons l’anthropologue américain **Franz Boas** (1858-1942) qui publia des récits indiens authentiques, les *Kwakiutl Texts* (1905-1906), une *Tsimshian Mythology* (1916) ou les *Kutenai Tales* (1918). Ce grand érudit, professeur à New York, influença d’autres éminents scientifiques, tel le linguiste **Edward Sapir** (1884-1939)

qui établit une des premières classifications des langues indiennes et publia un ouvrage fondamental, *Language* (1921), dans lequel il évoquait l'interconnexion entre culture et langue. Avec son ami, le folkloriste **C. Marius Barbeau** (1883-1969), auteur de *Huron and Wyandot Mythology*, il dirigea le département d'anthropologie au prestigieux Muséum National à Montréal. D'autres s'intéressèrent aux chants et aux rites traditionnels. **W.-H. Meckling**, ethnomusicologue, transcrivit des chansons malécites et micmacs, les *Malecite Tales* (1914), suivant ainsi l'ethnologue américain **Horatius Hales** (1817-1896) qui avait publié *The Iroquois Book of Rites* (1883). L'Américain **Stith Thompson** (1885-1976) édita les *Tales of the North American Indians* (1929), et le linguiste de réputation internationale **William Bright** (1928-2006), les *Coyote Stories* (1978).

À côté de ces récits académiques, nous possédons la littérature orale de ces peuples grâce aux mémoires, aux journaux et aux lettres des missionnaires qui vécurent au sein des tribus, mais aussi aux rapports des fonctionnaires sur place. Toutefois, ce sont les grandes anthologies des textes rituels et littéraires – surtout les contes pour enfants – qui nous font pénétrer dans l'imaginaire des tribus.

Le missionnaire et explorateur français **Émile Petitot** (1838-1917) publia les *Traditions indiennes du Canada du Nord-Ouest* (1886). L'écrivain naturaliste américain **George Bird Grinnell** (1849-1938) raconta la vie intime des Pieds-noirs dans *Blackfeet Indian Stories* (1915) ou des indiens des Plaines dans *The Cheyenne Indians* (1923), alors que d'autres s'occupaient du folklore, comme le linguiste **Silas T. Rand** dans ses *Legends of the Micmac* (1894), **Egerton Ryerson Young** (1840-1909) avec ses *Algonquin Indian Tales* (1903), ou la poétesse Mohawk, **Emily Pauline Johnson** (1861-1913) dans *The White Wampun* (1895), ou les *Legends of Vancouver* (1911), par le chef **Joseph Capilano**. De nombreuses anthologies de contes et légendes furent publiées au siècle dernier comme les *Canadian Wonder Tales* (1918) de **Cyrus Macmillan** (1880-1953) qui évoquent le dieu immortel Glooscap. D'autres écrivains rédigeront des contes, telle **Ella Elizabeth Clark** (1896-1984) avec ses *Legends of the Pacific Northwest* (1953), *Indian Legends of Canada* (1960) et *Indian Legends from the Northern Rockies* (1966). Certains recomposent les récits

traditionnels comme **Harold Andrew Horwood** (1923-2006) dans ses *Tales of the Labrador Indians* (1981), saga des Indiens nascape de la zone boréale.

D'autres auteurs enfin contribuèrent à maintenir vivante la culture indienne. **Emily Carr** (1871-1945) connaissait parfaitement les villages Kwakiutl. Son livre *Klee Wyck* (1941) – « celle qui rit » – raconte ses propres aventures dans les tribus de l'île de Vancouver. L'éminent anthropologue **Diamond Jenness** (1886-1969) s'est intéressé aux Inuits et leur a consacré plus d'une centaine d'ouvrages dont *The Indians of Canada* (1932), ou *Corn Goddess* (1956). **Claude Melançon** (1895-1973) dans ses *Légendes indiennes du Canada* (1967), le poète **Alden Nowlan** (1933-1983) avec *Nine Micmac Legends* (1983), ou **Robert Bringhurst** (1946-) dans son essai, *Native American Oral Literatures* (1998), montrent toute la richesse et l'originalité d'une littérature ancestrale.

Certains écrivains ont même constitué des anthologies thématiques. **Herbert Schwartz** (1921-) s'est occupé de collecter directement auprès des Indiens des histoires érotiques masculines dans *Tales from the Smokehouse* (1972) ; **Kent Gooderham** (1927-) dans *I am an Indian* (1969) et surtout **Penny Petrone** (1923-2005) dans *First People – First Voices* (1983), ou *Northern Voices* (1992) ont fait ressurgir du passé les chants des anciens. L'écrivain explique l'évolution de la littérature indienne dans *Native Literature in Canada* (1990), première synthèse de l'histoire littéraire jamais réalisée sur le sujet.

LES MYTHES FONDATEURS COMMUNS

Les populations autochtones nomades du Canada n'ont pas laissé beaucoup d'artefacts de leurs civilisations. On possède toutefois en Colombie-Britannique ou en Ontario des roches gravées – les pétroglyphes – qui remontent à 5 000 ans avant Jésus-Christ. Plus près de nous, vers 500 avant Jésus-Christ, on trouve sur le territoire occupé par le Québec actuel, des mâts et rochers totémiques ou des restes de poterie qui représentent des animaux ou des formes géo-

métriques symboliques. On sait par ailleurs que les vêtements et les mocassins en peau de caribou ou les cannes en écorce de bouleau étaient décorés de motifs répétitifs. Ce n'était certes pas là une écriture mais bien des signes représentatifs de chaque tribu. De plus, les « wampun » — ceintures ornées de perles de nacre — racontaient, au moyen de motifs sophistiqués gravés dans le cuir, les événements les plus marquants de l'histoire des Amérindiens et constituaient ainsi un support écrit référentiel.

Quant aux totems formés de troncs d'arbres ciselés de représentations animales, humaines ou mythologiques, ils caractérisent de façon emblématique la côte nord-ouest de l'Amérique. Situé à l'entrée de la maison du chef, utilisé comme poutre angulaire d'une habitation ou de stèle funéraire, le totem incarnait en général un être étrange, d'espèce animale ou végétale, aux multiples visages et représentait l'arbre généalogique de la tribu. Les animaux sculptés n'étaient autres que ceux côtoyés dans les forêts, le castor, l'ours, le loup, l'aigle ou le corbeau, mais aussi ceux qui étaient vénérés parce que source de nourriture, le requin, la baleine, le lapin, ou bien à l'origine des joies ou des tracasseries quotidiens, les moustiques ou les grenouilles.

Dans la soixantaine d'unités tribales qui vivaient au Canada, il faut distinguer deux groupes particuliers : les peuples de langue algonquienne de l'Ouest (Abenaki, Algonquins, Cree, Micmac, Montagnais et Naskapi), plutôt nomades, qui excellaient dans la sculpture des coquillages, des os ou des pierres ; les peuples agriculteurs de langue iroquoise (les Hurons, Mohawks, Onandagas ou Sénécas) dont les villages étaient composés d'habitations pour une quinzaine de familles. Un troisième groupe plus au nord, le peuple de Thulé (ancêtres des Inuits), a laissé des petits objets sculptés représentatifs de croyances animistes. Aucun de ces groupes ne possédait d'écriture phonétique et donc tous développèrent une littérature orale très imagée, essentiellement poétique.

Ces tribus de chasseurs et de pêcheurs en contact permanent avec la nature, les montagnes, les forêts, les rivières et les lacs, ancrèrent leur inconscient collectif dans l'univers mythologique qui leur fournissait une explication raisonnable des aspects essentiels du monde

qu'ils habitaient : la création — récits cosmogoniques de la génèse des phénomènes naturels et climatologiques — ; le rôle de l'être humain et de son rapport aux divinités ; les relations sociales à l'intérieur des groupes ethniques. Le fait de relater les mythes leur permettait de comprendre l'univers et de l'inscrire dans une cosmogonie religieuse et spirituelle. Le chaman exerçait la médiation nécessaire entre les humains et les esprits de la nature. La récitation rituelle renforçait les liens de la communauté lors des cérémonies sociales officielles, mariages ou décès, et des longues soirées d'hiver. Les incantations favorisaient la guérison des malades et éloignaient la folie. Le culte des ancêtres entretenait la mémoire collective et offrait de lumineux exemples aux valeureux guerriers.

Aujourd'hui, pieusement conservées par les descendants de ces peuplades primitives, les légendes indiennes offrent une diversité remarquable, mais il existe des socles communs qui permettent de les appréhender de façon systématique. Ainsi pourrait-on dégager trois thèmes spécifiques du mythe indien : la création du monde ; l'exemplarité du Héros ; la grandeur de la nature.

La création du monde

Pour les Abenaki, (Maine et Nouveau-Brunswick), c'est le Grand Esprit qui a rempli l'espace originel, silencieux et incolore. Pour cela, il dut faire appel à la Tortue marine Tôlba qui devint la terre, sur le dos de laquelle il édifia les montagnes et les vallées. Il rajouta les nuages dans le ciel bleu, et la légende précise : « Alors il fut heureux. » Puis, dans son sommeil, il vit en rêve les créatures qui allaient peupler ce monde tangible, créatures dotées d'ailes, de nageoires ou de pattes. Quand il s'éveilla, il aperçut le castor, comprit que tout était en place et « que les rêves sont essentiels à la création. Il ne faut pas mettre en doute nos rêves. C'est par eux que nous créons le monde. »

D'autres légendes, notamment chez les algonquiens, font intervenir Manitoo, la force suprême de la vie, qui crée le dieu Glooscap — aussi appelé Kloskubeh — le grand professeur. Par un jour de grand soleil, le demi-dieu vit le premier homme surgir de l'écume gelée de l'océan et la première femme épanouie dans le fruit d'une

plante des prairies. C'est ainsi que l'humanité fut issue de l'union mystérieuse de la mer et de la terre.

Chez les Anishnabe du Québec, Nanaboozhoo utilise la tortue Mishekae pour créer le monde en la recouvrant de deux carapaces afin de protéger son corps fragile. Dans le même temps, les quatre pattes de la tortue représenteront les quatre directions qui parcourent la terre.

Même légende chez les Iroquois du sud-est du Canada mais avec une précision supplémentaire : si les hommes sont déterminants dans le processus de la création universelle, les femmes y jouent aussi un rôle essentiel. Au début, il n'y avait rien que le ciel limpide et, dans le village des nuages, une jeune fille endormie qui rêvait d'un arbre en fleurs resplendissant de lumière. Dans ce rêve de béatitude, elle fut soudain précipitée dans un gouffre sans fin, mais heureusement sauvée par le faucon des mers et les canards sauvages qui façonnèrent la terre pour arrêter sa chute. La jeune *squaw* atterrit finalement sur le dos d'une tortue de mer. C'est ainsi que la terre devint l'Île de la Tortue.

Ce monde solide se transforme en permanence, notamment sous la puissante force des eaux. Les sagas évoquent souvent le déluge, comme cette histoire dans laquelle le dieu chasseur Michabo poursuivit ses loups domestiques qui tiraient son traîneau jusque dans les profondeurs d'un lac. Michabo ordonna au corbeau de trouver de nouvelles terres, mais celui-ci ne put en découvrir. Il ordonna la même chose à la loutre, sans plus de succès. Alors il envoya le rat musqué qui, lui, rapporta suffisamment de boue pour reconstruire le monde.

Les animaux : des héros

Les mythes donnent aussi une explication rationnelle des éléments de la Nature. C'est ainsi que le mont « Pain de sucre » au Nouveau-Brunswick fut créé par Glooscap qui chevauchait une baleine et combattait des castors géants dont les dépouilles dénuées de vie se transformèrent en rochers près de la rivière Restigouche. On expliquait la bosse du bison, chez les Indiens chippewa, comme une punition de Nanabuzhoo infligée aux buffles parce que ceux-ci avaient osé

piétiner des nids d'oiseaux. Et si l'ours avait perdu sa queue, c'était par imprudence, confondant son appendice caudal avec une canne à pêche qu'il immergea dans les eaux glacées du lac.

Les animaux sont d'ailleurs les héros récurrents de toutes ces légendes parce qu'ils participent de l'univers des peuplades. Le plus cité d'entre eux semble être le lapin, le guide de Glooscap, gras, fainéant mais aussi farceur. Un peu aventurier, un brin brigand, pour les Micmacs qui voyaient en lui un magicien aux dons exceptionnels, le lapin savait même déjouer les ruses du chat sauvage pour éviter d'en être la proie. Ailleurs, (tribu Cree), il n'hésitait pas à devenir cannibale et, prenant l'apparence d'une créature timide et débonnaire, massacrait les gens qu'il rencontrait pour les dévorer, avant d'être dévoré lui-même par une meute de lynx.

Autre animal doté de pouvoirs surnaturels, le corbeau, capable de parler à l'homme. Pour les Haïda, c'est le corbeau, créature éternelle, qui a apporté au monde la brillante lumière du soleil en dérochant le feu sacré et en le répandant dans l'obscurité primitive. L'oiseau noir au bec crochu est aussi un valeureux guerrier, capable d'abnégation, voire d'amitié envers les hommes.

Troisième animal mythique, le coyote (prononcer Ko-yo-ti). Rusé, gouaillieur et menteur à souhait, il n'hésite pas à tromper les canards pour s'en repaître, tout en faisant croire qu'il n'est qu'un doux poète au havresac plein de mélopées (tribu Chippewa). Pour les Crow, il serait même à l'origine du monde : « D'où vient l'eau, nul ne le sait. D'où vient le vieux coyote, nul ne le sait... » Mais comme la bête s'ennuyait toute seule, elle alla rendre visite aux canards et dans la boue où les volatiles pataugeaient allégrement, le valeureux animal planta des racines, façonna des montagnes, dessina les rivières et créa même les hommes. « Tout ce qui existe, tout ce qui arrive, c'est Coyote qui l'a désiré ainsi. » Dans l'obscurité glaciale de la nuit, il a même lancé les étoiles en vrac contre le firmament. C'est pour cela qu'il hurle le soir en contemplant le désordre qu'il a créé dans le ciel au mépris de la volonté de Manitou. Le coyote enseigne aux Indiens la pêche, la chasse, mais aussi comment coudre les peaux ; il est responsable des saisons, adapte la nature aux besoins des hommes. En récompense, les guerriers lui octroieront l'immortalité divine.

Certains mythes font peur et perdurent dans la société moderne, tel celui de Wendigo, un monstre surgi de la profondeur des sols gelés. Façonné de boue et de glace mêlée, à la gueule gigantesque et béante, aux dents acérées, il dévore sur son passage toute créature vivante et peut même changer de forme ou d'apparence au gré de sa fantaisie ; aujourd'hui encore, on dit que des personnes portées disparues dans le Grand Nord ont été la proie de cette effrayante bête sanguinaire et à l'affût des hommes. Il existe aussi des femmes cannibales, comme celle qui dévore ses doigts avant de manger ses propres enfants, ou comme D'Sousqua qui, après un repas diabolique, se transforme en esprit, celui de la forêt et de la fertilité (légende Nootka).

La nature

Troisième pilier des mythes ancestraux, la nature. Elle apparaît immense, à la fois sauvage et bienveillante, ordonnée mais paradoxalement inquiétante, symbolique et mystérieuse. C'est d'abord le gigantisme du monde qui intrigue, comme dans cette légende du peuple Inuit où deux couples d'amis partent sur leurs traîneaux à la recherche des limites de l'univers. Ils y consacrent leur vie entière pour finalement retrouver leur campement d'origine. « La terre est immense, dit le premier homme. — Plus grande que nous le pensions, dit le second — et ils moururent. » C'est un monde de forêts où les arbres perdent leurs feuilles en automne pour protéger des rigueurs de l'hiver les fragiles racines (légende Lakota) ; où les lacs profonds et bleus enferment Minnewanka, l'esprit des eaux (légende Stoney) ; où les étoiles sont des enfants affamés (légende Onandaga).

Tout s'explique dans les mythes, même le cycle perpétuel des saisons ou l'origine des vents qui seraient, selon les Iroquois, tous liés aux animaux sauvages, le vent du Nord à l'ours, de l'Ouest au tigre, de l'Est à l'élan et du Sud au cerf — tel l'a désiré le dieu Gaoh, le puissant maître du souffle terrestre. Dans ces récits primitifs, la création tout entière s'anime de mille vies et réapparaît sculptée sur les mâts totémiques, véritables pierres de touche de la divinité, ou sur les masques, souvent gravés à même le tronc de l'arbre avant d'être découpés, pour mieux capter l'esprit de la forêt et s'emparer de ses pouvoirs magiques.

La plupart de ces légendes ressemblent à des contes folkloriques. Elles décrivent les animaux ou les personnes dans la simplicité de leur existence quotidienne. Même les dieux adoptent une posture humaine, dotés de qualités qui leur permettent de transcender le monde, mais aussi de travers pernicieux qui, en limitant leurs actions, les rendent finalement plutôt sympathiques. Les Indiens croyaient sincèrement que tout était animé par une divinité suprême toujours cachée derrière les choses, un souffle qui donne la vie, un principe inhérent à l'existence. Jusqu'à l'arrivée de l'homme blanc, les autochtones menaient une vie difficile mais saine, au contact direct de la nature, dans un univers qu'ils comprenaient et qu'ils respectaient. Puis arrivèrent les premiers bateaux de bois avec à leur bord des hommes aux visages pâles et au regard hautain. Le monde ancestral touchait à sa fin.

L'EXTENSION DES MYTHES

Au début de la colonisation, les Indiens n'eurent aucune hostilité envers les premiers explorateurs ; ils ressentirent plutôt de la curiosité ou de la peur. Sur la côte pacifique, en observant les grands voiliers rutilants, ils pensaient que c'étaient des animaux géants égarés sur la mer et que les hommes blancs faisaient partie du peuple des fantômes. À leurs yeux, les nouveaux venus étaient donc directement reliés aux anciennes divinités devant lesquelles il fallait se soumettre afin de respecter l'ordre hiérarchique naturel et immuable. C'est pour cette raison que l'exploration européenne du Canada s'est si bien déroulée au tout début, car les premiers colons pouvaient compter sur les autochtones et leur connaissance précise des territoires. En effet, les populations locales n'hésitèrent pas à servir de guides, de cartographes, voire même très souvent de sauveteurs ou de médecins.

Mais les « hommes blancs », en face d'un monde inconnu, véhiculèrent eux aussi, auprès de leurs compatriotes, des images mythiques. N'avait-on pas imaginé à la fin du Moyen Âge que les habitants de ces lointaines et étranges contrées étaient des monstres ;